

XXIV.—*Sépultures Chrétiennes de la période Anglo-Normande, trouvées à Bouteilles, près Dieppe, en 1855. Par M. L'ABBÉ COCHET.*

---

Read 14 June, 1855.

---

Du 20 Avril au 16 Mai 1855, j'ai exploré une partie du cimetière abandonné de l'ancienne paroisse de Bouteilles, supprimée en 1791, et dont l'église a été démolie en 1806. Le motif de cette recherche était le désir de recueillir et d'étudier des cercueils de pierre et des croix de plomb avec formule d'absolution, genre d'antiquités que l'on avait rencontrées en 1842, lors de la confection du chemin de grande communication No. 1, de Dieppe à Neufchatel. J'ai été assez heureux pour y trouver les objets que je cherchais.

L'espace-exploré a été d'environ vingt mètres de long sur dix de large. C'est une langue de terre a peu près perdue entre deux chemins, l'ancien et le nouveau. Dans cette portion de terrain que nous avons remuée jusqu'au sol naturel, à une profondeur variant d'un à deux mètres, nous avons trouvé deux vases entiers et un grand nombre de fragments de vases, provenant de sépultures de diverses époques.

Les deux vases entiers (dont un seul a pu être conservé) étaient en terre blanche, fine et légère, mais vernissée de vert à l'intérieur. Tous deux avaient une anse, et un seul (celui qui reste) était percé sur la panse de quatre trous pratiqués après la cuisson, probablement pour l'évaporation du feu : car j'ai cru reconnaître dans son sein des restes de charbons. Selon toute apparence, il dut servir à renfermer les tisons et l'encens (*prunæ cum thure*) que nos pères avaient coutume de placer avec les corps, et dont parle Durand de Mende, dans son Manuel des Divins Offices.<sup>a</sup> Du reste, ce vase (Pl. XXI. fig. 6) a dû être placé neuf dans la sépulture, car il semble bien n'avoir jamais servi à des usages domestiques.

Les autres vases, qui n'étaient point forés sur la panse, ont dû être employés à recevoir de l'eau bénite (*aqua benedicta*), comme nous l'apprend encore le même évêque de Mende.<sup>b</sup>

Parmi les divers fragments recueillis çà et là, il y en avait de toutes les périodes.

<sup>a</sup> Rational ou Manuel, liv. vii. ch. 35, N° 35.

<sup>b</sup> Ibid.

On y reconnaissait la terre noire des temps mérovingiens et les restes de ces plateaux de grès qui durèrent parmi nous du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle ; mais la poterie dominante était celle du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Ce qui nous faisait surtout reconnaître cette dernière, c'était le vernis verdâtre dont les fragments étaient recouverts à l'intérieur. Désirant savoir si cette matière colorante était siliceuse ou à base d'oxide de plomb, je l'ai soumise à l'analyse de M. Girardin, qui m'a répondu que *ce vernis était siliceux*.

Nous avons encore trouvé dans cette terre, tant de fois remuée par les âges, plusieurs pavés émaillés entiers ou en morceaux. Quelques-uns représentent des fleurs de lis, des croix de Malte, des damiers, des feuillages, des bordures, des fleurons, des reines-marguerites, &c. Ce sont des débris provenant du pavage de l'église, du <sup>xii</sup><sup>e</sup> au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, époque de la prospérité saunière de Bouteilles.\* Mais nous avons hâte de le dire, ces morceaux de vases et ces débris de pavés se rencontreraient dans les terrains supérieurs aux tombeaux dont nous allons parler, et par là même leur étaient postérieurs.

La découverte la plus curieuse et la plus importante a été celle de neuf tombeaux en pierre calcaire, alignés le long d'un mur qui dut faire autrefois partie d'une église disparue. Ils se trouvaient ainsi placés sous la gouttière (*in stillicidio*), ce qui paraît avoir été conforme aux idées de ce temps. Pepin-le-Bref paraît en avoir inauguré l'usage parmi nous, en se faisant enterrer, en 768, dans le parvis de l'abbaye de Saint-Denis, sous la gouttière. Hugues Capet l'y suivit en 996. L'agiographie anglaise nous montre en 862 S<sup>t</sup> Swithin, évêque de Winchester, se faisant inhumer à la porte de sa cathédrale ; et l'agiographie française nous fait voir S<sup>t</sup> Loup, de Sens, enterré en 623 sous la gouttière de l'abbaye de S<sup>te</sup> Colombe.

Nos histoires et nos chroniques normandes nous apprennent aussi qu'en 996 le duc Richard I., mourant à Fécamp, demanda à être inhumé sous la gouttière ou le larmier de l'abbaye,<sup>b</sup> et que son fils Richard II. voulut l'y suivre en 1026.<sup>c</sup> Enfin l'évêque de Coutances, Geoffroy de Montbray, décédé en 1093, supplia

\* Pour les salines de Bouteilles consulter—Les Mémoires de la Soc. des Antiq. de Normandie, t. xix. p 256—268 ; La Revue de Rouen de 1852, p. 6—18 ; Le Bulletin des Trav. de la Soc. d'Emulation de Rouen pour l'année 1843—L'Histoire de Dieppe, par M. Vitet, 2<sup>e</sup> édition, p. 26—La Vigie de Dieppe, des 12 et 16 Décembre, 1851.

<sup>b</sup> “Cadaver tanti sceleris non requiescet infrà aditum templi hujus, sed ad istud ostium, in stillicidio monasterii.” Dudon, de Saint Quentin, pp. 56 et 57. Neustria Pia, p. 210.—Les Eglises de l'Arrondissement du Havre, t. ii. p. 40. Licquet, Hist. de Norm. t. 1<sup>er</sup>, p. 149. Fallue, Hist. de la Ville et de l'Abbaye de Fécamp, p. 86.

<sup>c</sup> Licquet, *ibid.* p. 219.

également qu'on le plaçât sous la gouttière de la cathédrale qu'il avait bâtie.<sup>a</sup> M. Auguste Leprevost, ce doyen vénéré de tous les antiquaires normands, pense qu'une croyance normande ou scandinave attribuait à l'eau des temples une vertu purifiante.

Ces tombeaux assis sur un fond d'argile jaune touchent au sol naturel : ce qui, pour le dire en passant, indiquerait assez qu'avant le xi<sup>e</sup> siècle on n'inhumait guères autour de nos églises. Leurs parois avaient été construites avec plusieurs pièces de moellon, et deux seulement avaient conservé leurs couvercles qui étaient entièrement plats. Il est probable que tous ont dû posséder des couvercles, mais que le fossoyeur les aura fait disparaître de temps à autre. Deux ou trois seulement ont donné trace du mortier qui avait servi à souder les parois ; les autres ne paraissent pas en avoir reçu.

La forme de ces cercueils était fort étrange. Les deux côtés n'étaient pas droits, mais ils affectaient la forme un peu bombée d'une nef ou d'un navire, suivant les ingénieuses expressions de nos anciennes lois, qui appelaient ce genre de cercueil une nau, "noffum vel nauffo."<sup>b</sup>

Le sommet du Sarcophage (figs. 4, 5), composé souvent d'une pièce et parfois de deux ou trois, présente une entaille circulaire disposée pour recevoir la tête du défunt qui s'y emboîtait parfaitement. Les morts que l'on déposait dans ces coffres de pierre n'étaient point renfermés dans des cercueils de bois, mais simplement enveloppés d'un suaire, car dans l'entaille dont nous parlons il n'y avait absolument que la place d'un crâne humain.

Ce genre de sarcophage bien connu des archéologues, dont on a retrouvé l'analogue dans le chœur de l'abbaye du Tréport<sup>c</sup> en 1840, et tout récemment aussi un fragment dans le cimetière de Martin-Eglise, est attribué au xii<sup>e</sup> siècle par tous les archéologues.<sup>d</sup> Rien en effet ne fait présumer que cette mode, un peu singulière, ait dépassé le xiii<sup>e</sup>.

La pierre est également très-caractéristique de l'époque. Ce n'est plus ni le Vergelé, ni le Saint Leu, si communs parmi nous du vi<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle ; c'est tout simplement la craie, la pierre du pays prise à même nos falaises ou nos carrières. C'est la même que l'on retrouve dans les couches les plus profondes des cimetières

<sup>a</sup> Sepultus est in stillicidio ecclesiæ, quod vivens humiliter et instanter postulaverat.—Gall. Christ. t. xi. p. 872.

<sup>b</sup> Liber Legis Salicæ, tit. xvii. N<sup>o</sup> 3 ; Parisiis, Jac. Rézé. 1652.

<sup>c</sup> Les Eglises de l'Arrond. de Dieppe, t. i. p. 175.

<sup>d</sup> Cours d'Antiquités Monumentales, t. vi. p. 313. Abécédaire d'Archéologie, p. 160. La Sépulture Chrétienne en France, p. 13.

de Martin-Eglise, d'Ancourt, de Quiberville, de Biville-sur-Mer, et de Hautot-sur-Dieppe. Ce genre de sarcophage, qui n'a guère duré que deux ou trois siècles, est contemporain du tuf que l'on rencontre à Longueville et à Bordeaux-en-Caux, dans le Grand-Val d'Etretat.

L'orientation était absolument celle des temps catholiques indiquée par nos vieux liturgistes, Jean Belet et Durand, de Mende. "Ponuntur mortui capite versùs occidentem et pedibus versùs orientem," dit le premier; à quoi le second ajoute, comme toujours, son sens mystique: "Debet autem quis sic sepeliri ut, capite ad occidentem posito, pedes dirigat ad orientem: in quo quasi ipsa positione orat et innuit quod promptus est ut de occasu festinet ad ortum." Durand avait raison; le chrétien de son temps priait jusque sous la pierre du sépulcre. Un auteur du xiii<sup>e</sup> siècle a écrit que les Grecs reprochaient aux Latins de ne pas croiser les mains ni les bras de leurs morts. Mais c'est là une erreur, car nos morts de Bouteilles, couchés sur le dos et face au ciel, avaient les avant-bras pieusement croisés sur la poitrine. Chose que je regarde à peu près comme certaine, c'est que les images gravées sur les tombeaux de cette époque n'étaient que la traduction matérielle, je dirais presque la contre-épreuve de ce que renfermait la sépulture.

C'était sous les bras ainsi croisés que l'on plaçait la croix de plomb contenant la formule d'absolution que nous allons citer (fig. 5). S'il était permis d'animer la mort, nous dirions que ces pauvres gens pressaient cette prière sur leurs cœurs comme leur dernier trésor en cette vie et leur plus chère espérance en l'autre.

Deux ou trois corps ont été trouvés couchés sur le côté droit, dans l'attitude du sommeil; mais leurs bras étaient également croisés sur la poitrine.

Un médecin de Dieppe, M. le Docteur Moriarty, présent à la découverte du corps d'un nommé Regnauld, nous a assuré d'après l'examen des ossements que c'était un homme de trente-cinq à quarante ans, d'une grande force physique, ayant possédé une belle tête, pleine d'énergie et de caractère.

Notre savant chimiste de Rouen, M. Girardin, ayant bien voulu analyser un fragment du crâne de Regnauld, à présent déposé au Muséum d'anthropologie de Paris, a trouvé la composition suivante sur 100 parties au poids:—

Eau interposée	.	.	.	.	5·00
Matière organique azotée	.	.	.	.	4·25
Phosphate de chaux des os	.	.	.	.	80·00
Carbonate de chaux	.	.	.	.	5·00
Silice	.	.	.	.	5·75

---

100·00

“ Cet os, comme on le voit, a perdu la plus grande partie de son tissu cellulaire azoté et toute sa graisse ; il a donc séjourné pendant de longues années dans un terrain humide et assez meuble, propre à la décomposition des matières animales.”

En effet le cercueil de Regnauld, ainsi que tous les autres, était rempli de terre végétale, et il posait sur l'argile. Deplus, le cimetière de Bouteilles, assis dans une vallée, est très voisin de l'eau.

Ce nom de Regnauld (Ragelnaude) que nous avons lu sur la croix de plomb placée sur la poitrine du défunt, était évidemment un nom de baptême ; mais à cette époque reculée les noms de famille étaient assez rares chez le peuple, et chaque homme n'était guères connu que par le nom de son baptême. Et puis dans l'Eglise les hommes ne sont appelés que par leurs noms de baptême comme devant Dieu.

La longueur de ces divers cercueils était généralement de deux mètres ; la largeur variait de vingt-cinq à quarante-cinq centimètres, et la profondeur de trente à quarante. Quoique un peu renflés vers le milieu, ils étaient beaucoup plus étroits aux pieds qu'aux épaules.

Selon moi, le résultat le plus important de cette campagne a été la découverte de la croix de plomb que l'on plaçait sur les morts, tant en France qu'en Angleterre. Non seulement nous en avons trouvé ici trois précieux échantillons qui enrichiront le Musée de Rouen, mais encore, ce qui est plus utile pour la science, nous avons pu étudier la véritable place où on les mettait sur les morts, détails jusqu'ici restés inconnus.

Les ouvriers qui, en 1842, avaient trouvé les premières croix d'absolution, ne nous avaient rien appris à leur sujet. Il faut même les remercier d'avoir conservé ces frêles monuments. A Saint Front de Périgueux, où pareille découverte a été faite,<sup>a</sup> les détails manquent aussi bien qu'à Lincoln, à Chichester,<sup>b</sup> et à Edmund's Bury, en Angleterre. Ici au contraire nous avons recueilli de nos propres mains trois croix placées sur le poitrine même des morts et comme pressées sous leurs deux poignets pieusement croisés sur leur cœur. Ainsi donc, le mystère est éclairci et la place est fixée désormais, au moins pour la Normandie ; il faudra examiner si ailleurs elles occupent la même position, et qui est plus que probable, le moyen-âge ayant été universel dans ses idées et ses institutions.

Le côté de l'écriture était tourné vers le corps du défunt, et une pointe qui

<sup>a</sup> A. Murcier, *la Sépulture Chrétienne en France*, p. 27.

<sup>b</sup> Mr. W. Wylie, “ Observations on certain Sepulchral Usages of Early Times ; ” apud *Archæologia*, vol. xxxv. pp. 298—304.

termine deux d'entre elles, indiquait le bas, qui sur le mort occupait toujours la partie inférieure.

Les croix dont nous parlons ont la forme d'une croix de Malte, et rappellent assez bien les croix de consécration, les croix de cimetières, et les croix de carrefour du xii<sup>e</sup> siècle.

Jusqu'ici nous n'avons pu en déchiffrer entièrement qu'une seule (fig. 1), mais nous avons tout lieu de penser que les deux autres sont libellées de la même manière. Voici la formule que nous avons lue intégralement ; elle ressemble à cette absolution générale que le prêtre du diocèse de Rouen donne encore aujourd'hui au malade qui reçoit l'extrême-onction.

“Oremus. Dominus Jesus Christus qui dixit discipulis suis : Quodcumque solveritis super terram erit solutum et in cœlis, et quodcumque ligaveritis super terram erit ligatum et in cœlis, de quorum numero nos licet indignos esse voluit, ipse te absolvat, Ragelnaude, per ministerium nostrum ab omnibus criminibus tuis quæcumque cogitatione, locutione et operatione negligenter egisti, atque nexibus absolutum perducere dignetur ad regna cœlorum, qui vivit et regnat Deus per omnia secula seculorum. Amen.”

L'autre croix, où nous avons pu déchiffrer quelque chose, appartenait à une femme, c'était celle qui n'avait pas de pointe (fig. 2) et près de laquelle s'est rencontrée la pièce de monnaie dont nous parlerons tout à l'heure. L'inscription n'en couvre qu'un peu plus des  $\frac{3}{4}$  ; la partie haute doit renfermer la formule ordinaire : “Oremus. Dominus Jesus, &c.” Mais à la fin on trouve l'oraison, “Absolve,” que le prêtre récite encore aujourd'hui sur le corps du défunt lorsqu'il est déposé dans la fosse et qu'il y a jeté trois fois de la terre. Nous n'avons pu lire très facilement que les mots : “Absolve . . . in resurrectionis gloriâ . . . ressuscitata . . .” et de là nous croyons pouvoir conclure avec certitude l'oraison suivante : “*Absolve, Domine, animam famulæ tuæ ab omni vinculo delictorum ut in resurrectionis gloriâ inter sanctos et electos tuos ressuscitata respiret, per Christum Dominum nostrum. Amen.*”

L'écriture paraît avoir été tracée avec la pointe d'un style, et le fond destiné à la recevoir semblait avoir été réglé et rayé avec le même instrument, afin de diriger la main du scribe. Il s'en suivrait donc qu'au xii<sup>e</sup> siècle on avait encore conservé l'usage du style antique. Du reste, cela serait peu surprenant puisque nous retrouvons ces instrumens en très grand nombre dans les cimetières Francs des temps mérovingiens et même carlovingiens. L'histoire raconte que le célèbre Scot Erigène, qui vivait sous Charles-le-Chauve, fut tué à coups de styles par des moines Anglais auxquels il faisait la classe.

Afin de tirer de ce document archéologique tout le parti possible, j'ai soumis ces croix, avec leurs caractères et leurs inscriptions, à l'examen des hommes les plus compétents que renferme la capitale de la France, et surtout aux professeurs de notre Ecole des Chartes, le premier établissement paléographique de l'Europe. Voici la réponse qu'a bien voulu me transmettre M. Arthur Murcier, archiviste-paléographe, qui, dans cette affaire, s'est fait mon représentant. "J'ai montré," m'écrivit-il, "vos croix à M.M. Lacabane, le comte de la Borde, Vallet de Viriville, Jules Quicherat, Natalis de Wailly, et Léopold Delisle. Tous, après les avoir examinées avec un vif intérêt, les ont attribuées au xii<sup>e</sup> siècle. M. Léopold Delisle, qui les a étudiées tout spécialement, se prononce nettement pour le xii<sup>e</sup> siècle.

"L'écriture est une minuscule, dont quelques-unes des lettres me semblent dériver de l'alphabet oncial dont l'emploi s'arrête au xi<sup>e</sup> siècle ; mais M. Delisle et les autres éminents paléographes appuient leur opinion sur les caractères intrinsèques tels que le formule et le contexte, beaucoup plutôt que sur les caractères extrinsèques tels que l'écriture et les signes abrégatifs.

"Il est bien plus commun, en effet, de voir les scribes introduire dans leur écriture des variétés de forme que des formules nouvelles. Chacun a son écriture, bien que chacun n'ait que les mêmes lettres à sa disposition, ceci est incontestable. Vous me direz que chacun aussi a son style ; oui, mais point dans la rédaction des actes où l'on est astreint à des formules déterminées. Or, au moyen âge, les scribes n'ont guère écrit que des actes. Ceci posé, je crois que le style des croix peut être rangé dans une catégorie à part, mais toujours dans une classe d'actes à peu près uniformes. Reste à savoir si la formule d'absolution est du xii<sup>e</sup> ou de tout autre. Nous la croyons du xii<sup>e</sup>, parceque nous la retrouvons la même dans la liturgie de ce temps. La latinité est celle du xii<sup>e</sup> siècle, les noms propres semblent également lui appartenir. Passé ce temps on ne les retrouve plus, ou leur forme a changé."

Soumises à l'examen de la chimie, mes croix n'ont offert à la perspicacité de M. Girardin, de Rouen, que du *plomb pur et sans aucun alliage*. Le cercueil de Gondrée, fille de Guillaume le Conquérant, dont j'avais rapporté un fragment de Lewes, en 1851, n'avait également présenté à notre savant professeur que du *plomb avec de légères traces d'étain*.

Enfin, j'ai de plus appelé sur ma découverte l'attention de la numismatique, et voici de quelle manière j'ai été conduit à provoquer un arrêt de cette science dont les décisions sont souvent sans appel.

Une circonstance minime en apparence mais très importante en réalité, surtout pour ses conséquences archéologiques, signala le 9 mai l'exploration de celui de nos tombeaux qui contenait la croix la plus lourde, la seule qui soit dépourvue de

pointe inférieure. En surveillant avec la plus grande attention l'enlèvement des terres qui entouraient les os du squelette, je recueillis une toute petite parcelle de métal entièrement oxydée et que je pris d'abord pour un ornement ou un bouton de cuivre. Après l'avoir nettoyée avec soin, je découvris que c'était une monnaie d'argent de forme à peu près carrée, ayant 13 millimètres dans tous les sens et pesant 30 centigrammes.

Etranger à la numismatique, mais comprenant tout le prix que pouvait avoir pour moi cette fragile pièce de métal, je m'empressai de la communiquer à M. Adrien de Longpérier, membre de l'Institut et conservateur du Musée des Antiques au Louvre. Voici quelle a été la réponse du savant antiquaire.

“ Votre petite monnaie n'est pas fort commode à lire, cependant j'oserais affirmer qu'elle n'est pas Normande. Elle a surtout l'aspect des pièces de Beauvais et d'Amiens. Les évêques de Beauvais ont conservé le monogramme de Charles-le-Chauve, sur leurs déniers, jusqu'à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle ; mais ce monogramme est quelquefois altéré. Il y a une douzaine d'années que j'ai expliqué, dans la *Revue Numismatique*, comment ce monogramme, qui se voit sur la monnaie de l'évêque Hervée, contemporain de Hugues Capet, avait ensuite été reproduit par l'évêque Henri (1148), et par Barthélemy qui lui succéda en 1162, trois siècles après Charles-le-Chauve. Votre fragment de monnaie est si maltraité par le temps, que je n'ose pas dire s'il est du xi<sup>e</sup> ou du xii<sup>e</sup> siècle. Mais vous pouvez soutenir sans crainte qu'il n'est pas du xiii<sup>e</sup> ni du ix<sup>e</sup>. ”

Cette conclusion est aussi celle de M. J. Y. Akerman, de Londres, l'un des plus savants numismates de l'Europe.

M. Thomas, avocat à Rouen et numismate fort distingué, ayant examiné la même pièce, a reconnu sur l'avvers un monogramme qu'il croit être celui de Charles, et sur le revers une croix un peu pattée. Dans son opinion cette monnaie est “ carlovingienne, mais de la fin de la période ; ” il la croit semi-royale et émise par un seigneur de Beauvais, d'Amiens, de Meaux, ou des ces contrées.

A présent, résumons-nous et concluons :

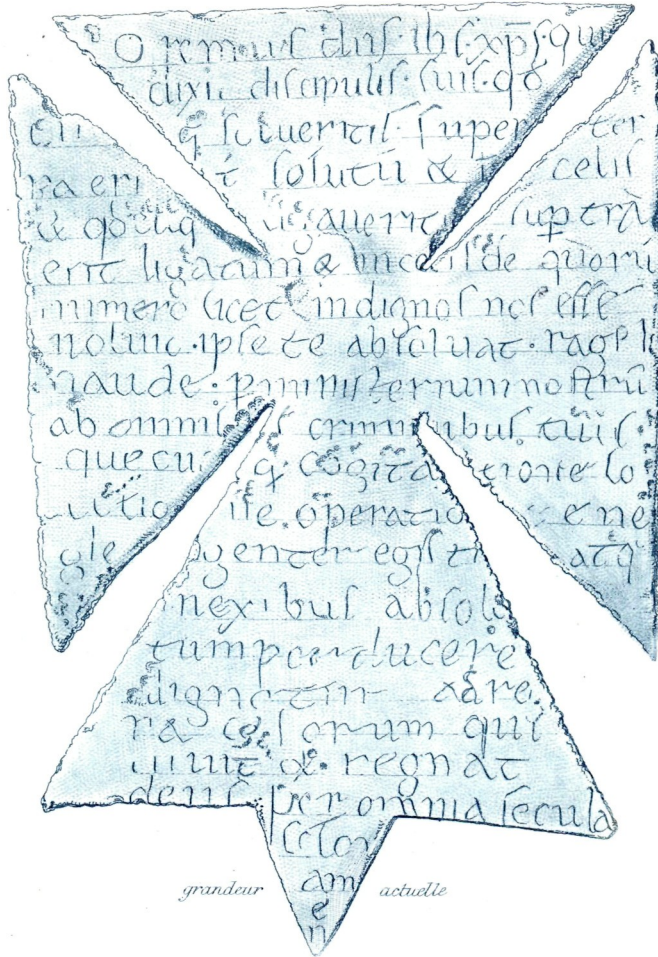
La matière et la forme de nos cercueils de Bouteilles appartiennent au xi<sup>e</sup> et au xii<sup>e</sup> siècle, d'après les principes de l'archéologie : leur position sous la gouttière est conforme à l'histoire Normande de ce temps ; l'orientation des corps et le croisement des mains sont dans les prescriptions de la liturgie d'alors ; le métal des croix, leur forme et leur emploi concordent avec ce que nous savons des arts, des traditions et des mœurs de la période Anglo-Normande ; les noms sont eux que l'on portait de Guillaume à Philippe-Auguste ; la monnaie qui accompagne les morts ne peut être reculée au delà du x<sup>e</sup> siècle, ni rapprochée en deçà de 1200.



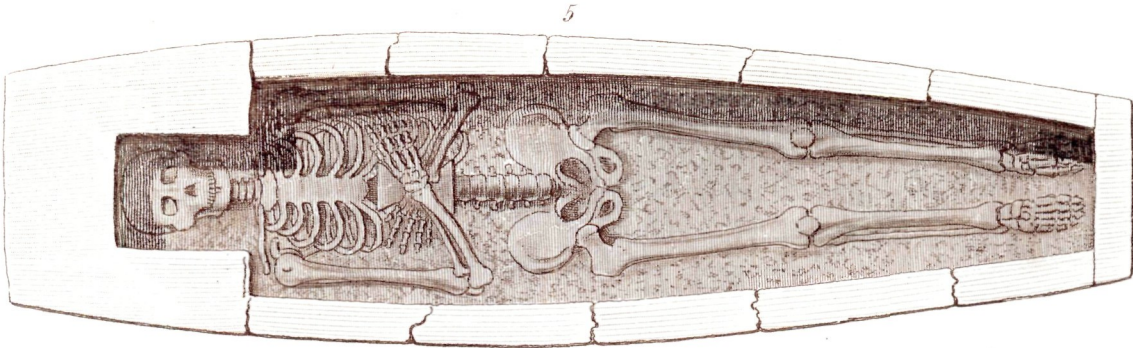
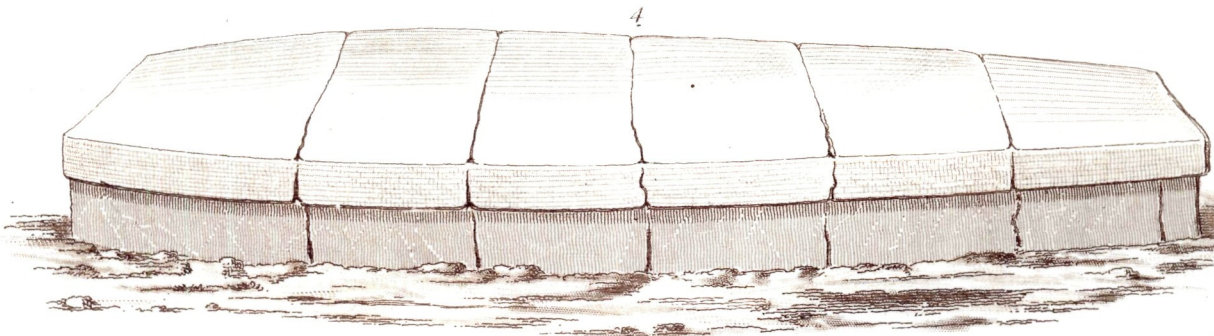
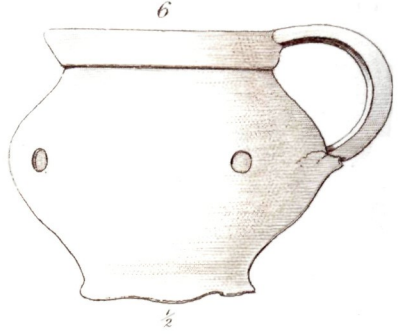
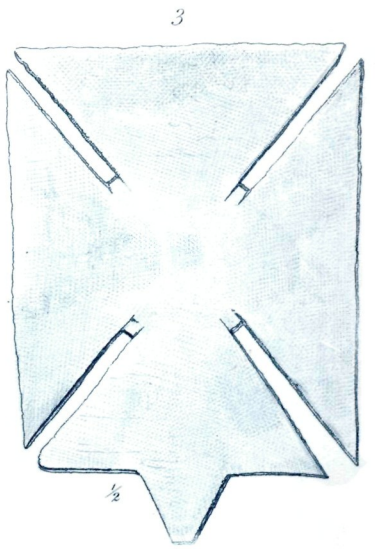
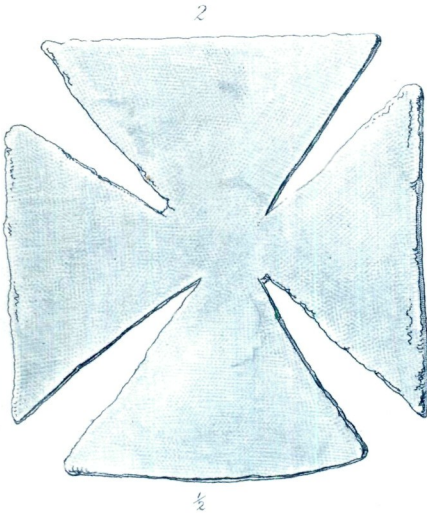
L'histoire ecclésiastique nous montre des clercs illustres, contemporains de saint Bernard, rédigeant, pour leurs amis morts, des formules d'absolution que les rituels ont conservées ; enfin des croix analogues, appartenant au xi<sup>e</sup> siècle, ont été trouvées en France et en Angleterre ; d'où je conclus, avec toute la certitude que peut donner la science humaine, que nos tombeaux de Bouteilles appartiennent à la période Anglo-Normande qui va de Guillaume le Conquérant à Richard Cœur-de-Lion. Cette déduction est appuyée également par l'archéologie, l'histoire, la liturgie, la numismatique, et la paléographie.

L'ABBÉ COCHET,  
*Inspecteur des Monuments Historiques  
de la Seine-Inférieure.*

1



grandeur actuelle



TOMBEAUX CHRETIENS

de la Période Anglo-Normande trouvés à Bouteilles près Dieppe.

Published by the Society of Antiquaries of London 23<sup>rd</sup> April, 1856.

Edwin Ireland, del.

J. Basire, sc.